



Juvénal Ngorwanubusa

LE REGARD ÉTRANGER

L'IMAGE DU BURUNDI DANS LES LITTÉRATURES
BELGE ET FRANÇAISE



P.L.E. Peter Lang



Juvénal Ngorwanubusa

LE REGARD ÉTRANGER

L'IMAGE DU BURUNDI DANS LES LITTÉRATURES
BELGE ET FRANÇAISE



P.I.E. Peter Lang

Introduction

Si l'on devait, d'entrée de jeu, exprimer en une formule condensée l'image, littéraire ou non, que se font du Burundi les observateurs étrangers, l'on serait probablement tenté d'en adopter une, tirée d'un guide touristique :

Le Burundi est un de ces beaux pays du monde qui semblent avoir été une fois pour toutes bénis de Dieu et qui nous rappellent que l'œuvre divine est perpétuellement enviée par un diable jaloux.¹

En effet, lorsque l'on revisite, dans une perspective diachronique ou synchronique, le discours consacré à ce pays, on est frappé par son caractère double et fondamentalement dichotomique, l'un ou l'autre aspect prenant le dessus selon les époques et au gré des idéologies : d'une part, un pays de cocagne, réplique de l'Éden, devenant, par certains côtés, un Eldorado, avec un peuple uni et fier, que personne ne peut empêcher de rire ; et d'autre part, un pays capable de violence sous toutes ses formes et manifestations, surtout après son indépendance le 1^{er} juillet 1962.

De la conquête à la décolonisation, « découvreurs » de tous bords, explorateurs, administrateurs coloniaux, missionnaires, exotes d'un jour et autres « spécialistes » des questions burundaises, tous font chorus au sujet de la beauté sublime de ce pays qui évoque irrésistiblement Virgile et son épithète : « J'ai chanté les pâturages, les champs, les chefs. *Cecini pascua, rura, duces...* »² Il le doit pour une large part à la splendeur aux eaux bleues du lac Tanganyika qui le borde au sud-ouest et à ses légendaires « monts de la lune » au cœur desquels se situe la source la plus méridionale du Nil,

¹ CASTERMANS, Ph. et J., *Au Burundi, Entre Nil et Tanganyika, le pays des tambours sacrés*, Bruxelles, Didier Hatier (coll. « Beaux pays du monde »), 1990, avertissement de l'éditeur, p. 5. On gardera cependant à l'esprit le caractère incertain et jamais définitif du discours propre à ce genre prudent qui sait se protéger à coups de modélisateurs. L'éditeur ne dit pas que ces pays « ont été bénis de Dieu » mais qu'ils « semblent avoir été... bénis de Dieu », le modélisateur « semblent » venant modérer l'affirmation. À propos du genre « Guides touristiques », on lira Nathalie Carré, « Guides touristiques, un discours ambigu », dans *Notre Librairie, revue des Littératures du Sud, Voyages en Afrique, De l'explorateur à l'expert*, n° 153, janvier-mars 2004, p. 43.

² GOUVERNEMENT DU RUANDA-URUNDI, *Ruanda-Urundi*, ill. de Claude Lyr, carte d'Yves Dupuis, maquette de Robert Geerts (à l'occasion de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles), Bruxelles, INFORCONGO, 1958, préface de J.-P. Harroy, p. 7.

« véritable Graal des géographes depuis Ptolémée »³, et qui lui ont valu d'être appelé « La Suisse de l'Afrique ». Déjà dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, Richard Burton s'émerveille devant la majesté du lac Tanganyika sur les rivages septentrionaux duquel habitent les « Ouaroundi » :

Rien de comparable en effet comme vue pittoresque à l'aspect du beau lac Tanganyika, mollement couché dans son lit de montagnes et se jouant au loin dans les chauds rayons d'un soleil tropical.⁴

Le cœur « vert » du pays n'est pas en reste. Tous les administrateurs coloniaux qui s'y sont succédé ont donné cette vision idyllique des lieux et des hommes, malgré parfois un premier contact quelque peu décevant. Dans son *Carnet de route*, alors qu'il franchit la frontière du Burundi au retour de Tabora en 1916, c'est à peine si Pierre Ryckmans ne décrit pas ce pays comme la contrée que Dieu destina naguère à Caïn !

Un chaos horrible de montagnes, sans un arbre, un peu de vert, beaucoup de fauves, des rochers gris, des taches d'un noir d'encre là où des pans de roc à pic jettent une ombre nette. Et toutes ces lignes successives de montagnes tailladées de ravins comme des cicatrices.⁵

En traversant la Malagalazi le 30 septembre 1916 et la vallée du Kumoso, le jeune lieutenant Ryckmans, à la tête d'un peloton de Congolais, aperçoit devant lui la barrière des montagnes du Nkoma où se situe Nyakazu, et ne peut s'empêcher de déplorer le chaos des collines : « Pas un arbre à l'horizon, rien que le plateau où souffle un vent âpre, la plus féroce, la plus horrible, la plus inhumaine des solitudes »⁶, note-t-il encore dans son *Carnet de route* le 20 octobre 1916.

Les hommes et spécialement les femmes n'ont pas meilleure presse si l'on en juge par ce portrait peu reluisant que le nouveau chef de poste à Gitega brosse des femmes de la chefferie de Ntarugera.

Les femmes sont de tristes poupées. Couvertes de voiles grasseux, suintant le beurre mélangé d'ocre rouge, chargées d'anneaux qui leur rendent tout mouvement impossible, les jambes encerclées jusqu'aux genoux de bracelets superposés, qui ont l'air de bottes disgracieuses, et puant cet infect parfum

³ *Idem*, p. 95.

⁴ GILBERT, P., *L'Afrique inconnue : Récits et aventures des voyageurs modernes au Soudan oriental*, Tours, Ets Mame et C^{ie}, Imprimeurs-Libraires, 1883, p. 122.

⁵ Cité par VANDERLINDEN, J., « À la rencontre de Simon Divès, écrivain », dans *Papier blanc Encre noire, cent ans de culture francophone en Afrique centrale*, sous la direction de Marc Quaghebeur, Bruxelles, Labor (coll. « Archives du Futur »), 1992, vol. 1, p. 120.

⁶ GHISLAIN, J., *L'arrivée des Européens au Burundi*, préface du général major Édouard Henniquiau, Tournai, Jean Ghislain, 1994, p. 61.

indigène qui me force à ouvrir ma porte pendant une journée quand j'ai reçu la visite de la reine-mère. Comment une pensée de sensualité peut-elle s'attacher à des êtres aussi repoussants ?⁷

Très rapidement cependant, il se raviserait, ne voyant dans ce chaos tourmenté que les frontières de la Terre promise. Il sera lui aussi atteint par le sentiment d'admiration et de ravissement commun à tous les acteurs coloniaux, car du côté est de la crête s'étend sans limites le plateau mollement ondulé, « un pays ouvert, accueillant, facile ». « Ici, ce sont les vraies rivières qui roulent des eaux vivantes, de vrais villages où habitent des hommes. Le beau pays que j'aime, il est là, fixé sur la carte tel qu'il s'étend vraiment sous le ciel... ». En effet, au-delà des paysages, ce sont surtout les hommes et leur franche convivialité qui fascinent les premiers observateurs.

Après l'évocation habituelle des paysages, Richard Kandt, le premier Résident allemand au Rwanda, croit déceler, trop hâtivement à notre goût, un bonheur de vivre et une propension à la fête, qui seraient le propre des Burundais par opposition aux Rwandais réputés plus introvertis :

Au nord-ouest de Rugero, je passai la frontière peu marquée du Ruanda et de l'Urundi : un petit ruisseau qui coule dans un lit peu profond à travers une belle forêt plantée de hauts arbres. Partout la différence de comportement des indigènes d'un côté et de l'autre de la frontière aurait suffi à me faire comprendre que nous venions de pénétrer dans une nouvelle région. Ici, plus d'accueil bruyant, plus de rires, de danses [...] au contraire, une attitude discrète, réservée, sérieuse voire maussade.⁸

Le peuple burundais est adulé. En 1916, en pleine Première Guerre mondiale, alors que le territoire sous protectorat allemand est en passe de basculer sous la domination des « hordes pillardes des Belges congolais »⁹, Hans Meyer reconnaît au peuple burundais, « population dense et laborieuse », une civilisation millénaire, dont il redoute fort qu'elle sera flétrie par la Belgique à en juger par les exactions dont il accuse cette dernière

⁷ *Idem*, p. 63.

⁸ Cité par BINDSEIL, R., « À propos de *Caput nili* (1904) de Richard Kandt », dans *Bayreuther Frankophonie Studien. Études francophones de Bayreuth*, Afrique centrale (P. Halen, Bremen, Palabres Éditions, 1999, p. 158). Jean-Pierre Chrétien observe pertinemment que ce modèle de *Volksgeist* tendant à stéréotyper les peuples, fonctionnait également en Europe à l'époque, opposant l'Anglais hypocrite, le Français léger et l'Allemand laborieux... (Hans Meyer, *Les Barundi*, *op. cit.*, p. 27, n. 32).

⁹ MEYER, H., *Les Barundi*, Paris, Société française d'Histoire d'Outre-Mer, 1984 pour la traduction française, p. 7. Titre original *Die Barundi*, Leipzig, Otto Spamer, 1916. L'objectif de ce livre est de traiter avec justice ce qu'il désigne comme une des populations indigènes les plus prometteuses de nos colonies actuelles (préface, p. 8.).

de s'être rendue responsable au Congo voisin. M^{gr} Julien Gorju en fait un grand peuple, qu'il compare aux Baganda, appelé à accomplir de grandes choses à l'avenir, tandis qu'en 1932, le P. Zuure lui découvre une « âme »¹⁰. Mais c'est encore Pierre Ryckmans qui a le maître mot pour décrire le degré de civilisation avancé de ce peuple qui fait figure de modèle de cohésion en raison de l'intégration parfaite que connaît la société à travers son homogénéité linguistique et culturelle, toutes ethnies confondues. Dans *Dominer pour servir*, parlant des Rwandais en même temps que des Burundais, il fait ce constat inhabituel pour quelqu'un qui est investi d'une mission civilisatrice :

L'administration belge s'est trouvée, dans le territoire à mandat, en face de deux peuples et pas seulement de quelques millions de nègres sans lien entre eux. Deux peuples ayant leur originalité propre, conscients de leur unité nationale, se distinguant très nettement des groupes voisins.¹¹

D'ailleurs, en arrivant au Burundi, Ryckmans écrit à sa famille pour lui dire que la saveur des livres qu'il aimait s'en était allée et qu'il avait goûté celle des hommes¹².

Si des observateurs que, de prime abord, rien ne prédestinait à l'écriture s'adonnent à un tel romantisme, l'on comprend a fortiori que des écrivains de vocation aient encore davantage succombé au charme de ce pays. Même ceux dont l'œuvre ne se déroule pas significativement sur la scène burundaise ne peuvent résister à la tentation de ménager à leurs personnages des escapades au Burundi quand ils ne l'évoquent pas dans leurs relations de voyages. Ainsi, Joseph Kessel, dans *La Piste fauve*, a fait le récit d'une chasse exceptionnelle du baron Charles de L'Épine (dit Kitona), Lieutenant et fondateur du territoire de Ruyigi en 1924, qui avait tué, en moins d'une heure, plusieurs buffles et plusieurs lions, aidé par deux pisteurs dans les plaines du « Koumassou »¹³.

Marie Gevers, dont la dimension apodémique est surtout liée au Rwanda – où par trois fois elle a rendu visite à sa fille dont le mari était affecté dans l'administration coloniale à Astrida (actuellement Butare) – ne tarit pas d'éloges à l'endroit du Burundi, qui est un passage obligé en provenance d'Élisabethville. Que ce soit dans *Des mille collines aux neufs*

¹⁰ ZUURE, B., *L'âme du Murundi*, Paris, Beauchesne, 1932.

¹¹ RYCKMANS, P., *Dominer pour servir*, Bruxelles, Librairie A.Dewit, 1931, p. 159.

¹² VANDERLINDEN, J., « À la rencontre de Simon Divès, écrivain », *op. cit.*, p. 121.

¹³ GHISLAIN, J., *Souvenirs de la Territoriale au Burundi. Le Brouillard sur la Kibira*, Louvain-la-Neuve, Centre d'Histoire de l'Afrique, 1992, p. 49.

*volcans*¹⁴ ou dans *Plaisirs des parallèles*¹⁵, ou encore dans sa correspondance nourrie, notamment avec Georges Sion et Carmen d'Aubreby, la dame de Missembourg évoque sans cesse ce pays de rêve au printemps perpétuel avec Usumbura à la pointe nord du lac Tanganyika, « cette grande déchirure qui prolonge les déchirures septentrionales des lacs Victoria, Édouard, Albert [...] et précède le “graben méridional du Nyassa” »¹⁶. Dans *Des mille collines aux neuf volcans*, elle s'écrie « Ah ! C'est au bord du lac Tanganyika [...] que j'ai ressenti la seule dure nostalgie qui m'ait attaquée en Afrique : “Si loin, si loin de la mer !” »¹⁷ Le Burundi de M. Gevers, ce sont encore les flancs de collines feuillues de bananiers, les huttes disséminées dans la montagne et surtout la forêt primitive aux arbres candélabres que sont les euphorbes géantes. Mais le génie du lieu est surtout associé chez elle à la « véritable source du Nil », le plus méridional des filets d'eau coulant vers la Méditerranée et l'on est bien loin de l'époque où Julien Sorel, le héros stendhalien de *Le Rouge et le Noir*, affirmait qu'il n'avait « point donné à l'œil de l'homme de voir le roi des fleuves dans l'état de simple ruisseau ». Pour elle, ce filet d'eau sourd d'une région où vit « une des plus élégantes et curieuses “tribus mututsi”, ne se nourrissant que de liquides : lait, bière de banane et sang frais, prélevé par légères saignées sur le bétail »¹⁸. Ce qu'elle apprécie surtout dans la population, c'est son caractère spontané et peu figé. De même que chez les Européens tout est rectiligne, précis, minutieux, de même dans *Plaisirs des parallèles* chez les Burundais rencontrés entre Kitega et Usumbura, tout est sinueux, imprécis, indécis : « Et je pensais aux environs de Malines [...] et je me sentais aussi une irrésistible sympathie pour les noirs qui n'obéissent ni à la ligne droite, ni à l'angle droit, ni à la logique ni à l'heure. »¹⁹

Nous trouvons toujours l'évocation lancinante du lac Tanganyika chez Omer Marchal dans *Afrique, Afrique*, récit qui se déroule certes au Rwanda, mais dont deux personnages, Victorien et Françoise Milard, font une incursion au Burundi et se retrouvent sur les bords dorés du « seul lac de la terre à être, comme les femmes, travaillé par la lune en profondeur »²⁰.

¹⁴ GEVERS, M., *Des mille collines aux neuf volcans*, Paris, Stock, 1953 ; rééd., Bruxelles, Archives et Musée de la littérature (AML Éditions), Préface de Valentin Yves Mudimbe, 2002.

¹⁵ GEVERS, M., *Plaisirs des parallèles, essai sur un voyage*, Paris, Stock, 1958. Cette œuvre est construite sur le modèle de *Plaisirs des Météores*.

¹⁶ GEVERS, M., *Plaisirs des parallèles, op. cit.*, p. 95.

¹⁷ GEVERS, M., *Des mille collines aux neuf volcans, op. cit.*, p. 118.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ GEVERS, M., *Plaisirs des parallèles, op. cit.*, p. 105.

²⁰ MARCHAL, O., *Afrique, Afrique*, roman, Paris, Fayard, 1983, p. 430.

La situation des sources du Nil ne le laisse pas indifférent et lorsqu'il évoque les hauts monts de l'Ubututsi, zone-mère du Nil, ce sont les images de l'Égypte pharaonique qui reviennent avec au premier plan, cette pyramide érigée en 1934 à la source du Nil par l'Allemand Burkhardt Waldeker (père d'Ira, un personnage du même récit), réplique en miniature de la pyramide de Kheops. D'ailleurs, chez Marchal, des faisceaux convergents conduisent toujours à l'Égypte et la Kasumo, dite « chute du jaillissement » au sud-est du Burundi, est décrite comme « la cataracte de l'extrême-sud pour la connaissance de laquelle César avait mis son empire aux pieds de Cléopâtre »²¹.

Il n'est pas jusqu'aux écrivains négro-africains, auxquels le recroquevillement sur leur terroir est souvent reproché, qui ne chantent ce pays ou qui ne promènent leurs personnages au Burundi. Pour saluer le tiers-monde, Aimé Césaire place cette contrée en position enviable, avec l'éternel lac Tanganyika, toujours recommencé :

Écoutez
de mon île lointaine
de mon île veilleuse
je vous dis Hoo !
Et vos voix me répondent
et ce qu'elles disent signifie
« Il y fait clair. Et c'est vrai :
même à travers orage et nuit
pour nous il y fait clair. »
D'ici je vois Kiwu [*sic*] vers Tanganika descendre
par l'escalier d'argent de la Ruzizi
(c'est la grande fille à chaque pas baignant la nuit d'un
frisson de cheveux)...²²

De même, dans *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*²³, Emmanuel Dongala, écrivain originaire du Congo-Brazzaville, promène son héros révolutionnaire dans les rues de Bujumbura, une ville qui semble bâtie en demi-cercle à partir du lac Tanganyika (à l'instar de Brazzaville qui s'agrandit horizontalement en demi-cercle à partir du fleuve Congo) et qu'il trouve plus éveillée que Kisangani qu'il visitera par la suite au cours de son périple. Les composantes de la population burundaise ont inspiré, parmi d'autres sociétés, le grand poète sénégalais Léopold Sédar Senghor,

²¹ Idem, p. 328.

²² CÉSAIRE, A., « Pour saluer le tiers-monde », dans *La Poésie*, Paris, Seuil, 1994, recueil *Ferrements*, p. 373-374.

²³ DONGALA, E., *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, roman, Paris, Le Serpent à plumes, 2003 (1^{re} éd., Paris, Albin Michel, 1973).

notamment dans la septième élégie, poème aux allures de mélopée qui fait songer au Victor Hugo des *Contemplations*, puisqu'il est écrit à la suite de la mort accidentelle de son fils Philippe-Maguilen, « enfant de l'échange » :

L'Arabe et le Berbère, le Maure, mon petit Maure
 Mon Bengali, comme nous t'appelions, le Toutsî, le Houttou [sic]
 Quand sera venu le jour de l'Amour, de tes noces célestes
 T'accueilleront les Chérubins aux ailes de soie bleue, te conduiront
 À la droite du Christ ressuscité, l'Agneau lumière de tendresse dont
 tu avais si soif
 Et parmi tes noirs Séraphins chanteront les martyrs de l'Ouganda.²⁴

Mais, dans le cadre de cette étude, nous nous bornerons aux écrivains qui ont entièrement jeté leur dévolu sur le Burundi dans leurs œuvres. Il convient de signaler qu'aussi loin que nous puissions aller dans l'histoire de la littérature européenne de langue française sur le Burundi, nous ne trouvons aucune œuvre écrite dans une intention proprement littéraire avant *Barabara*²⁵ de Pierre Ryckmans. Parmi les œuvres les plus récentes, force est de constater que le dernier roman publié sur ce pays est sans conteste *Exils africains* d'Albert Russo²⁶.

En prenant l'année 1947, date de la publication du recueil de nouvelles de Pierre Ryckmans, comme *terminus ad quo*, et l'année 2010 qui voit la parution du roman d'Albert Russo comme *terminus ad quem* de cette production, nous avons une période de plus de soixante ans pendant laquelle l'image physique du Burundi reste intacte. Apparemment, Dieu n'a rien à lui refuser, mais les ombres ne manquent pas au tableau, ombres qui tiennent à la situation politico-sécuritaire du pays, après son accession à l'indépendance. Car entre-temps, « le diable jaloux »²⁷ guette. Et pour torpiller cette civilisation millénaire, il a enfilé les habits de l'ethnisme.

Voilà qu'un peuple qu'on présente comme parfaitement intégré, parlant la même langue bantou, le kirundi, sujet d'un même roi le Mwami, adorant le même Dieu Imana par l'intermédiaire du démiurge Kiranga, partageant le même territoire et ayant la même notion d'État-nation (dans le sens où le définissait Renan comme « un vouloir vivre ensemble »), est

²⁴ SENGHOR, L.S. (de l'Académie Française), *Œuvre poétique*, Seuil, 1990. Élégie pour Philippe-Maguilen Senghor (pour orchestre de jazz et chœur polyphonique), à Colette sa mère, p. 290.

²⁵ RYCKMANS, P., *Barabara*, Bruxelles, Maison Ferdinand Larcier, 1947. Il est vrai que certaines nouvelles du recueil avaient déjà été publiées dans les journaux de Bruxelles, comme *Sincère*, etc. ; voir « À la rencontre de Simon Divès, écrivain », *op. cit.*

²⁶ RUSSO, A., *Exils africains. Et il y eut David Kanza*, Paris, Ginkgo Éditeur, 2010.

²⁷ Voir CASTERMANS, Ph. et J., *Au Burundi, Entre Nil et Tanganyika, le pays des tambours sacrés*, *op. cit.*, p. 5.

saucissonné en trois « races » : d'abord les « aristocrates de la lance », les Tutsi, qui auraient été parachutés en pleine terre bantue en provenance de l'« Asie Occidentale, de l'Égypte ou de l'Éthiopie »²⁸, aux siècles récents du XVII^e et du XVIII^e ensuite les Hutu réputés être des agriculteurs soumis par les Tutsi, et enfin les Batwa, certes peuple premier, mais composé apparemment de véritables parias que l'on évoque rarement. Très stratégiquement, pour mieux réussir son entreprise de sape, « le diable jaloux » a tenu la plume de personnalités respectables de la veine d'un Pierre Ryckmans pour élaborer la politique du « *divide et impera* » appliquée aux trois composantes de la société burundaise. Car si paradoxal que cela puisse paraître, c'est notamment Pierre Ryckmans qui théorise l'inégalité des ethnies au Burundi, faisant bon marché de ces « peuples conscients de leur unité nationale » qu'il admire ailleurs. Par un procédé de marginalisation des uns et de magnification des autres, Pierre Ryckmans affirme doctement que les Bahutu sont un peuple simple et peu malin, tandis que les Batwa, autochtones dans le sens de fils du sein de la terre, n'ont que la vocation de servir d'hommes de main ; c'est aussi lui qui présente les Batutsi comme des hommes à l'extrême finesse, formant la caste de princes-éleveurs :

Les Batutsi étaient destinés à régner. Leur seule prestance leur assure déjà sur les races inférieures qui les entourent, un prestige considérable. Leurs qualités – et même leurs défauts – les rehaussent encore [...] Rien d'étonnant que les braves Bahutu, moins malins, plus simples, plus spontanés et plus confiants se soient laissés asservir sans esquiver jamais un geste de révolte.²⁹

Il sera d'ailleurs écouté par la métropole puisque le mythe de la supériorité des Tutsi sera érigé en système de gouvernement par la colonisation belge. *Le Rapport aux Chambres* sur l'administration du Congo belge et du Ruanda-Urundi de 1938 s'engageait ainsi à maintenir et consolider le cadre traditionnel de la classe dirigeante des Batutsi, à cause des « grandes qualités de celle-ci », « de son indéniable supériorité intellectuelle » et « de son potentiel de commandement »³⁰.

La mention, dès 1934, de l'ethnie dans les livrets d'identité (*ibugu*) procède de ce souci d'atomisation. L'affaiblissement du pouvoir royal, assorti de la fonctionnarisation des chefs, la destitution progressive, dès 1925,

²⁸ RODEGEM, F.M. (dir.), *Anthologie rundi (accompagnée de traductions et de commentaires par F.M. Rodegem)*, Paris, Armand Colin (coll. « Classiques Africains » ; 12), 1973. Voir introduction, p. 11.

²⁹ RYCKMANS, P., *Dominer pour servir*, 1931, *op. cit.*, p. 26 et *passim*.

³⁰ Rapport sur l'Administration belge au Congo et au Ruanda-Urundi, Bruxelles, ministère des Colonies, Imprimerie Fr. Van Muysewinkel, Rapport 1938, cité par J.-L. COIFFARD, *Soixante ans de colonisation au royaume du Burundi, 1902-1962*, Rennes, D.E.S. d' Histoire, 1965, p. 110.

des chefs et des sous-chefs hutu de l'administration coutumière (à telle enseigne qu'en 1945, il n'y a plus un seul Hutu dans la haute direction du pays), la suppression des fêtes rituelles à l'occasion desquelles le rôle des Hutu était prépondérant, (comme, en 1930 la fête annuelle des Semaillas ou *Umuganuro*), l'enseignement élitiste et notamment l'orientation des seuls Ganwa (nom de la dynastie régnante) – assimilés par paresse aux Tutsi – à la section administrative du prestigieux groupe scolaire d'Astrida fondé en 1929 : voilà parmi d'autres, des mesures coloniales destinées à asseoir l'hégémonie des Tutsi et à les intégrer solidement dans la société reconfigurée où ils recevaient un rôle dominant ; ces mesures furent perçues comme des mécanismes d'exclusion des Hutu³¹. Mais Pierre Ryckmans en savait plus que le commun des observateurs sur ce qui allait être la suite des événements, une fois l'indépendance revendiquée par l'élite tutsi. Longtemps avant la décolonisation, il avait envisagé le renversement des alliances entre la Belgique et les protagonistes burundais :

Il arrivera un moment où cette élite instruite réclamera l'indépendance. Comme on ne pourra pas la lui refuser, la Belgique devra immédiatement opérer un revirement et montrer aux Bahutu l'état de retard dans lequel ils se trouvent tant au point de vue matériel qu'intellectuel et les appuyer dans leurs revendications. Il faudra dès cet instant préparer l'indépendance avec les Bahutu au pouvoir et nous serons sûrs de leur amitié et de rester dans le pays.³²

Ajoutons à cela l'instrumentalisation des pseudo-rivalités entre les branches « Bezi » et « Batare » de la dynastie, pour figurer la situation explosive qui prévaut au Burundi dans les années 1960. L'annonce de l'indépendance a en effet aggravé les contradictions internes et a renvoyé les optimistes au lit de leurs songes. Les « événements »³³, qui jalonnent l'histoire du Burundi depuis les prodromes de l'indépendance et dont rend abondamment compte la littérature écrite en français par les Européens

³¹ Pour de plus amples informations, on lira utilement GAHAMA, J., *Le Burundi sous administration belge : La période du mandat, 1919-1939*, Paris, CRA/Karthala, 1983.

³² RYCKMANS, P., *Dans La politique allemande au Ruanda-Urundi*, cité par Lazare Ntawurishira dans « L'école a-t-elle contribué à consolider ou à détruire l'unité nationale ? », numéro spécial de la *Semaine de l'Université du Burundi*, 5-8 août 1998, p. 57. Ici Ryckmans reprend une vieille idée de Hans Meyer : « Pour l'instant évidemment, nous, Allemands devons rester en bons termes avec les Batussi et les intéresser matériellement à nos initiatives en Urundi, car nous sommes encore trop faibles pour partir ouvertement en campagne contre eux. Mais le but d'une politique coloniale à plus long terme devra être de briser la domination batussi, de libérer les Bahutu du joug batussi et de les gagner à nos visées civilisatrices qui correspondent aussi à leurs intérêts » (*Les Barundi, op. cit.*, p. 27).

³³ Mot employé pour euphémiser les troubles sanglants à caractère ethnique ou politique qui ont endeuillé le Burundi depuis la période de la décolonisation, particulièrement de 1965 à 1993.

sur le Burundi, sont par conséquent la queue de comète d'une décolonisation, non pas « mal préparée », comme se plaisent à le dire certains, mais, serions-nous tenté d'affirmer au regard de la politique du « *divide et impera* » évoquée plus haut, délibérément préparée pour le mal, en un mot, piégée.

Éclipse sur le lac Tanganyika d'Albert Russo³⁴ nous replonge dans le microcosme colonial en racontant des passions amoureuses et les tensions politiques qui se solderont par l'assassinat, par un tueur à gages grec, du prince « tutsi » Ruego, à travers lequel le lecteur le plus naïf reconnaît aisément le prince Louis Rwagasore, père de l'indépendance du Burundi. *Le Chant des fusillés*³⁵ de Nadine Nyangoma puise à pleines mains dans les circonstances qui ont abouti aux troubles de la nuit du 18 au 19 octobre 1965, au cours de laquelle un coup d'État manqué, orchestré par le responsable hutu de la gendarmerie, dégénéra en massacres de populations tutsi en province de Muramvya (épisode occulté dans le roman) et en une répression tout aussi violente contre l'élite hutu, répression qui emporta « Mutima », le héros du roman. *SAS broie du noir*³⁶, de la série bien connue de Gérard de Villiers, fait état du climat incertain qui caractérisa le passage difficile du Burundi de la monarchie à la République le 28 novembre 1966. *Le Reste du monde*³⁷ d'Anna Geramys se réfère quant à lui à la catastrophe nationale (*ikiza*) qui s'abattit sur le pays en 1972 et revient dans une moindre mesure sur les affrontements ethnico-idéologiques qui ont précédé à l'accession du Burundi à l'indépendance en 1962. L'année décidément climatérique de 1972 hante également Monique Tornay à travers son récit poétique *Noir continent : Évocation*³⁸, qui sera étudié ici dans le cadre de l'intertextualité. Si le centre d'intérêt de Paul Savatier se situe dans la suite des événements de 1972, son roman *L'Hiver sur le Tanganyika*³⁹ ne s'inscrit pas ouvertement dans une perspective chronologique. Il est atemporel – tant qu'il y aura des coopérants – puisqu'il met en scène le monde fermé de la coopération internationale, surtout française, au Burundi, marqué par des querelles mesquines, des « baisages » et des commérages, sous les yeux de Michel, critique d'art en mission au Burundi et personnage principal du roman. Les événements de Ntega et Marangara (N.E.) à l'Assomption

³⁴ RUSSO, A., *Éclipse sur le lac Tanganyika*, Paris, Le Nouvel Athanor, 1994.

³⁵ NYANGOMA [VANDENBUSSCHE], N., *Le Chant des fusillés*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1981.

³⁶ DE VILLIERS, G., *SAS broie du noir*, Paris, Plon, 1967, n° 7 de la série.

³⁷ GERAMYS, A., *Le Reste du monde*, Paris, Mazarine, 1987.

³⁸ TORNAY, M., *Noir continent. Évocation*, Lausanne, Éditions de l'Aire (coll. « Lettres Universelles »), 1986.

³⁹ SAVATIER, P., *L'Hiver sur le Tanganyika*, Paris, Gallimard, 1977.

1988 n'ont pas à notre connaissance fait encore l'objet d'une exploitation littéraire. Mais après le long silence observé dans la République des Lettres sur la crise multiforme grave déclenchée en octobre 1993 suite à l'assassinat du président Melchior Ndadaye, *Mon patient Sigmund Freud* de Tobie Nathan⁴⁰ vient rendre l'atmosphère de l'époque ainsi que le climat de dérèglement politique et social qui s'ensuivit pendant plus de dix ans.

C'est dire que, hormis *Barabara* de Pierre Ryckmans qui date en quelque sorte du temps de l'innocence, et qui, de ce fait, appartient à la préhistoire de cette production, les œuvres que couvrira notre étude sont pleines du bruit et de la fureur des événements, bref, elles sont le récit de la crise.

Dans notre corpus, violence et littérature ont partie liée. Tout le dispositif de ces romans consiste à donner à voir la mort sous les tropiques, le malheur de la population, surtout hutu, victime de l'intransigeance tutsi, sauf pour le cas du roman de Tobie Nathan où les Tutsi sont victimes d'un génocide. Ils sont le lieu d'une poétique misérabiliste fortement affective, destinée à provoquer des sensations fortes et une attitude de sympathie au sens étymologique du terme – *syn-pathein* : « souffrir avec les victimes » –, bref, c'est le « cri écrit » de Cocteau, que traduit à sa manière Sony Labou Tansi lorsqu'il déclare : « J'écris et je crie pour qu'il fasse homme en moi. »

Dans la fiction, le fil d'Ariane de la presque totalité de ces œuvres est la diabolisation des responsables de ces tragédies, assimilés indistinctement aux Tutsi au pouvoir et l'angélisation des victimes, se confondant exclusivement avec les Hutu, exclus de ce même pouvoir. Dans les faits historiques cependant, l'unanimité est loin d'être faite, à en juger par cette conclusion à laquelle aboutit l'éditeur du guide touristique de 1990, cité plus haut :

Ces ensanglantements, il faut le reconnaître, ne furent pas tous à imputer au peuple burundais ni à ses dirigeants successifs et il y aurait beaucoup à dire là-dessus, dont le temps n'est peut-être pas encore venu.⁴¹

Les auteurs semblent emboîter le pas à ceux qui dénoncent ouvertement la responsabilité des Belges voire des Français dans le mal polymorphe de la région des Grands Lacs africains. Évoquant le cas rwandais qui somme toute est isomorphe à celui du Burundi, Pierre Debauche n'hésite pas à écrire que « le génocide du Rwanda moisson atroce, vint entre autres des pépiniéristes belges à français »⁴².

⁴⁰ NATHAN, T., *Mon patient Sigmund Freud*, Paris, Perrin, 2006.

⁴¹ CASTERMANS, Ph. et J., *Au Burundi*, op. cit., p. 5.

⁴² DEBAUCHE, P., « Ils-nous », dans *Balises. Dire le mal, Cahiers de Poétique des Archives & Musée de la Littérature*, n° 7-8, Bruxelles, Didier Devillez, 2004-2005, p. 92.

C'est ce genre de prises de position, les unes aux antipodes des autres, qui rendent délicate la tâche du chercheur en imagologie littéraire et l'exposent aux risques de partialité. Roland Barthes a montré sous ce rapport la difficulté de rester serein et de garder la gravité intellectuelle voulue dans des situations de confrontation d'idées et de sentiments :

Lorsqu'on s'attache à relever des stéréotypes ou des mythologies dans le discours des autres, on court le risque de tomber dans le travers qu'on prétend dénoncer. On reproche aux autres d'user d'images réductrices ou de préjugés ethnocentriques, mais en passant leur discours au crible des stéréotypes qu'on s'attend à trouver, on agit soi-même, à leur égard, de manière réductrice et ethnocentrique.⁴³

Orientations méthodologiques

Jean d'Ormesson a beau dire que le journaliste s'occupe du temps qui passe et s'intéresse à l'urgent, là où l'écrivain s'occupe du temps qui dure et s'intéresse à l'essentiel, et qu'il est bien rare que l'urgent et l'essentiel se recourent, il existe des passerelles indéniables entre les deux métiers. En particulier, il en est du texte imagologique comme du texte journalistique. Pour écrire, il faut avoir quelque chose de spécial à dire. C'est pourquoi l'écrivain comme le journaliste travaillent sur des événements hors du commun, car « on ne raconte jamais l'histoire des trains qui arrivent à l'heure ». L'un et l'autre privilégieront le sensationnel et orienteront le lecteur selon le prisme de leurs opinions. Comme on ne peut demander à un journaliste d'être toujours objectif, à plus forte raison on ne saurait le demander à un écrivain. Il revient au lecteur un tant soit peu pénétrant, d'être sur le qui-vive et de débusquer toute une panoplie de stéréotypes, un florilège d'opinions bien tranchées et de discours sociaux institués, bref une rhétorique stabilisée, standardisée sur l'autre. De quelque angle qu'on les appréhende en effet, les écrivains qui s'intéressent aux réalités historiques, des grands chroniqueurs du Moyen Âge aux écrivains contemporains en passant par Voltaire, Cocteau et autres, ils sont dans une certaine mesure comme des journalistes et ils évoluent comme eux dans un champ semé de présupposés ; ils font moins qu'eux vœu d'objectivité à toute épreuve. Les auteurs qui nous occupent ici sont aussi témoins de situations qu'ils n'ont ni provoquées ni recherchées. Pas plus que Froissart, Commynes ou Lemaire des Belges, ils n'ont pas fait exprès d'être mêlés

⁴³ BARTHES, R., cité par J.-L. DUFAYS, « Patrimoine anthropologique et stéréotypes culturels : Images de l'Afrique dans les manuels de littérature française en Belgique francophone » dans HALEN, P. et RIESZ, J. (dir.), *Images de l'Afrique et du Congo-Zaïre dans les lettres belges de langue française et alentour*, Bruxelles-Textyles, Kinshasa-Éditions du Trottoir, 1993, p. 101.

aux événements qu'ils relatent. Ils se sont trouvés là par le hasard des circonstances d'une histoire mouvementée et se sont embarqués dans l'aventure, comme les journalistes. C'est pourquoi la critique imagologique doit s'exercer en maillage avec les méthodes d'exploitation du texte médiatique.

Après avoir fait apparaître la tendance, observée chez la plupart des journalistes français, de « montrer pour expliquer, de dramatiser pour intéresser, d'émouvoir pour éclairer »⁴⁴, les auteurs d'un dossier élaboré en 1992 par le ministère français de la Coopération proposent une méthodologie critique du texte médiatique qui va au-delà du texte pour aller chercher ses tenants et ses aboutissants dans l'environnement culturel et idéologique de l'auteur. Cette méthode en trois phases, qui peut également servir au chercheur en imagologie littéraire, est axée sur une analyse fréquentielle du lexique destinée à élaborer un dictionnaire des mots les plus fréquents, une analyse sémantique des rôles, constituée par l'interprétation anthropologique, ainsi que sur une analyse rhétorique des modèles symboliques issus du « contexte culturel de celui qui parle » et qui correspondent de ce fait à « sa vision du monde et aux jugements propres à son cadre de valeurs »⁴⁵.

C'est également une « attitude syncrétique » que proposent Guy Lochar et Jean-Claude Soulages⁴⁶ pour analyser le document médiatique, conscients que les médias sont des déterminants essentiels dans la construction des imaginaires sociaux. Refusant de conserver obstinément les lunettes du linguiste, qui risqueraient de faire abstraction des déterminations contextuelles des produits médiatiques, ils énoncent une méthode en trois phases qui « entend se prononcer sur les effets de sens produits en réception » : il s'agit d'abord de bien identifier les procédés structurants dans les objets textuels ou discursifs soumis à l'analyse, ensuite de vérifier leur niveau respectif d'intervention ainsi que leur degré de régularité dans ces réalisations attestées, et enfin de procéder à des examens attentifs afin de formuler des hypothèses interprétatives en tenant compte des contenus actionnels et situationnels (univers de valeurs, personnages et relations archétypiques, etc.).

Ces méthodes instauratives rejoignent également la notion des « thémata » chère aux sociologues, proposée à l'origine par Holton (1982)

⁴⁴ COMMISSION COOPÉRATION DÉVELOPPEMENT : BAROSUD, *L'Image du tiers-monde dan les médias*, Paris, Coopération française, Focal Coop, 1992.

⁴⁵ BAROSUD, *op. cit.*

⁴⁶ LOCHARD, G. et SOULAGES, J.-Cl. : « Une interdisciplinarité autonome est-elle possible ? Interrogations sur la réception des discours médiatiques », dans *Questions de Communications* n° 5, 2004, Nancy, Presses universitaires de Nancy, p. 20-25.

et développée par la suite par Moscovisci (1992). Défini comme « un ensemble de conceptions premières, d'idées force, d'«archétypes» profondément enracinés dans la mémoire collective d'un groupe »⁴⁷, ce concept permet une ouverture à la fois à l'histoire et à l'anthropologie et sera naturellement convoqué par l'imagologie, lieu où toutes les sciences humaines sont en contact les unes avec les autres.

De la même manière, les méthodologies proposées par les meilleurs spécialistes contemporains de l'imagologie littéraire imposent à ceux qui la pratiquent « sans vouloir élargir démesurément leur territoire », de sortir de temps en temps du texte littéraire proprement dit, de dépasser son sens manifeste et de soumettre les clichés et stéréotypes du texte imagologique aux méthodes des autres domaines des sciences humaines, en particulier celles de la critique historique, pour découvrir le fonctionnement des « idéologies », avec tout ce que ce mot comporte de subjectif. L'imagologie est donc par essence un polysystème⁴⁸ qui exige de faire un tour dans les jardins d'à côté.

Dans le processus également ternaire « mots-relations hiérarchisées-scénarios » que Daniel-Henri Pageaux propose pour mener à bien l'étude imagologique des textes littéraires, il envisage dans un premier moment l'étude des « mots » pour dire l'autre, en restant attentif à toute trace d'itération, aux mots-clés ou fantasmes pour marquer les lieux, indiquer le temps, saisir et typer les personnages. Dans une deuxième phase, il propose de repérer les principes organisateurs et hiérarchisants du texte imagologique. Pour ce faire, il recommande d'établir le système relationnel des personnages en retenant certaines relations particulièrement intéressantes et les manifestations de la culture de l'autre, face à la culture regardante (valorisation des lieux et de l'espace comme paysage mental, corps de l'autre, système des valeurs, manifestations culturelles).

Enfin, en recommandant l'examen des « scénarios », mot qu'il emprunte d'ailleurs au langage du mythe dans le sens barthésien, il invite le chercheur à confronter les résultats de l'analyse lexicale et structurale aux données fournies par l'histoire et les domaines voisins, c'est-à-dire aux données politiques, économiques et diplomatiques « aux lignes de forces qui régissent la culture à un moment donné ».

⁴⁷ GIUMELLI, Ch. (dir.), *Textes de base en Sciences sociales : Structures et transformations de représentations sociales*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1994, p. 15 et p. 27.

⁴⁸ On lira l'article « Imagologie » du *Dictionnaire des termes littéraires* de Hendrik VAN GORP, Dirk DELABASTIA, Lieven D'HULST, Rita GHESQUIERE, Rainier GRUTMAN et Georges LEGROS, Paris, Honoré Champion 2001, p. 247.

Ce détour par l'histoire et plus particulièrement par l'Histoire des mentalités a pour objectif de « voir si le texte littéraire est en conformité ou non avec une certaine situation sociale et culturelle ». Il s'agit en définitive de faire, en plus de l'étude littéraire des expressions de la rêverie sur l'autre, de s'adonner à « une étude historique des idées »⁴⁹. Laurent Cassagnau, Michel Collomb, Isabelle Kalinowski et Gérard Raulet ne disent pas autre chose lorsqu'ils rappellent le postulat « désormais bien établi et dépassant largement l'approche marxiste » selon lequel les œuvres ne peuvent être interprétées indépendamment de leur contexte d'émergence et des déterminations idéologiques qui pèsent sur elles, en concluant que « l'approche imagologique peut être conjuguée avec le chiasme méthodologique du *new historicism* » : « L'historicité des textes et la textualité de l'histoire. »⁵⁰

Il faut dire que ces méthodes qui engagent le chercheur à se mouvoir sur plusieurs terrains, à travailler sur plusieurs registres, se rapprochent très sensiblement de la mythocritique de Gilbert Durand⁵¹, qui se veut être la convergence des herméneutiques. Il ne saurait en être autrement, dès lors que l'image est un double possible du mythe. Cette méthode, en trois temps elle aussi, consiste à relever d'abord les thèmes redondants sinon obsédants qui constituent les « synchronicités mythiques » de l'œuvre, à examiner ensuite les situations des personnages et des décors, avant d'aller repérer les leçons du mythe en usant de l'intertextualité. Explicitant plus profondément cette troisième démarche, l'auteur précise que la mythocritique « tend à extrapoler le texte ou le document étudié, à émarger par-delà l'œuvre, à la situation biographique de l'auteur, mais aussi à rejoindre les préoccupations socio ou historico-culturelles »⁵².

Fort de ce viatique méthodologique, nous allons à notre tour opérer une lecture transversale des œuvres de notre corpus et sans fétichisme pour le schéma ternaire, nous organiserons aussi notre réflexion en trois temps après la présentation des auteurs et du corpus qui fera l'objet du chapitre premier. Quant au chapitre deux, il abordera dès lors les thèmes récurrents ayant trait aux lieux et aux hommes qui constituent l'image littéraire du Burundi. Nous envisageons ensuite au chapitre trois, d'observer ces hommes et ces

⁴⁹ PAGEAUX, D.H., « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », dans BRUNEL, P. et CHEVREL, Y. (dir.), *Précis de littérature comparée*, Paris, PUF, 1989, p. 133-191. On lira particulièrement, p. 142 et suiv.

⁵⁰ CASSAGNAU, L., COLLOMB, M., KALISNOWKI, I., RAULET, G., *Exotisme et historicisme* (<http://www.ens.lsh.fr/section/Allemand/forsc/exo.htm.nov.2004>, p. 4 sur 7).

⁵¹ DURAND, G., *Figures mythiques et visages de l'œuvre : de la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Berg International (coll. « L'île verte »), 1979, p. 309 et suiv.

⁵² *Idem*, p. 313.

lieux dans l'action et ainsi retrouver les situations des personnages et des décors de Gilbert Durand, en montrant notamment, à travers mots et métaphores, imageries symboliques et rhétoriques du mal, comment naît et s'exacerbe la violence, « cette violence comme fin pure du pouvoir, inaltérée par d'autres sentiments »⁵³, les hommes devenant des loups, les lieux, des champs de bataille, et Bujumbura en particulier une « nécroville ». Dans un quatrième chapitre, nous irons voir dans l'arrière-plan du mythe et de l'histoire du Burundi les lieux communs et « agrégats mythoïdes »⁵⁴ selon Michel Cadot, qui alimentent toute la littérature sur ce pays et qui consistent en autant d'idéologies dont l'objectif final va jusqu'à suggérer, comme Anna Geramys en 1987, « le renversement total des structures comme au Rwanda voisin »⁵⁵. Nous aurons ainsi rejoint le fonctionnement des idéologies dont parle D.H. Pageaux.

⁵³ GERAMYS, A., *Le Reste du monde*, *op. cit.*, p. 258.

⁵⁴ CADOT, M., « Les études d'images », dans *La recherche en littérature générale et comparée en France : Aspects et problèmes*, Paris, Société française de littérature générale et comparée, (SFLGC), 1983, p. 73.

⁵⁵ GERAMYS, A. Sur RTBF1 (Radio-Télévision de la Communauté française de Belgique, chaîne 1 Télévision), le 3 octobre 1987, elle répond à Francis Buytaers. L'Histoire montrera plus tard les suites de la « Révolution sociale » au Rwanda à travers le génocide des Tutsi d'avril-juin 1994.